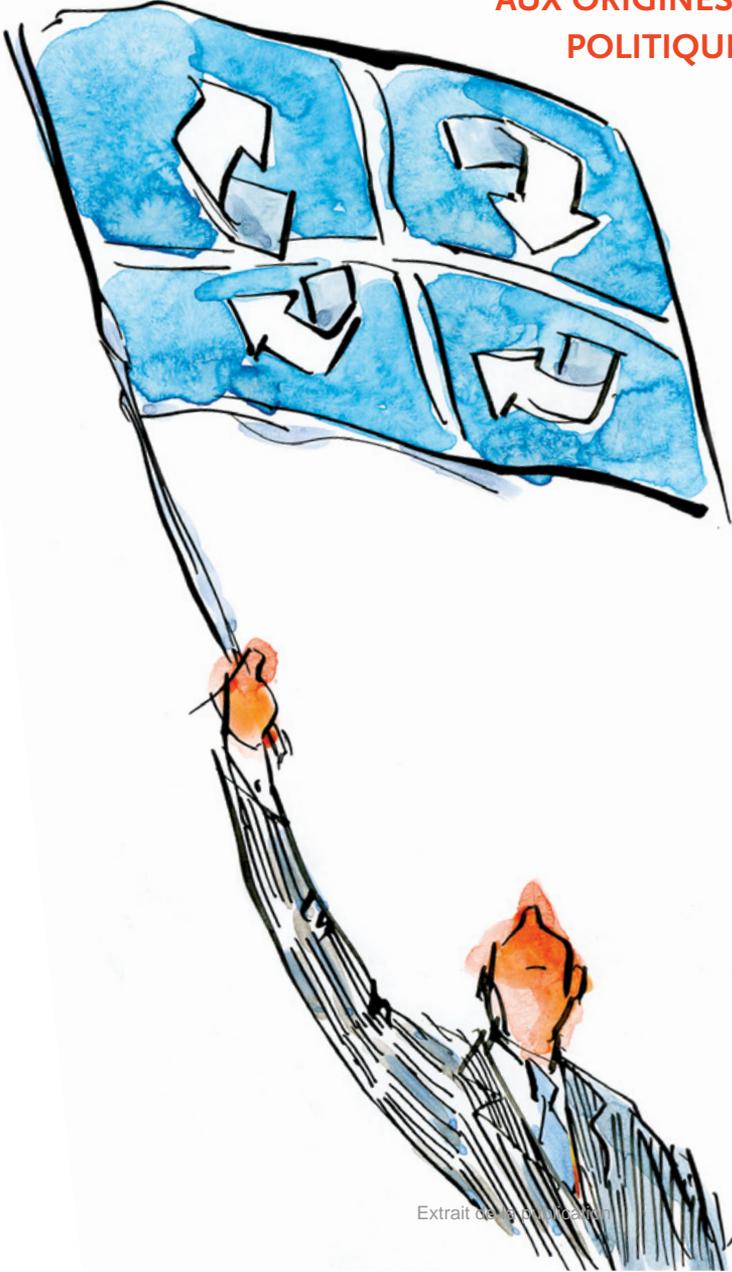


MATHIEU BOCK-CÔTÉ

FIN DE CYCLE

AUX ORIGINES DU MALAISE
POLITIQUE QUÉBÉCOIS



Extrait de la publication

BORÉAL

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

Fin de cycle

DU MÊME AUTEUR

La Dénationalisation tranquille. Mémoire, identité et multiculturalisme dans le Québec postréférendaire, Boréal, 2007.

La Cité identitaire (codirection avec Jacques Beauchemin), Montréal, Athéna et Chaire de recherche du Canada en mondialisation, citoyenneté et démocratie, 2007.

Mathieu Bock-Côté

Fin de cycle

Aux origines du malaise politique québécois

Boréal

© Les Éditions du Boréal 2012
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2012
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Volumen

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada*

Bock-Côté, Mathieu, 1980-

Fin de cycle : aux origines du malaise politique québécois

Comprend des réf. bibliogr.

ISBN 978-2-7646-2168-4

1. Québec (Province) – Politique et gouvernement – 2003- . 2. Idées politiques – Québec (Province). 3. Québec (Province) – Histoire – Autonomie et mouvements indépendantistes – 4. Conservatisme – Québec (Province). I. Titre.

FC2926.2.B62 2012 971.4'05 C2012-940000-9

ISBN PAPIER 978-2-7646-2168-4

ISBN PDF 978-2-7646-3168-3

ISBN ePUB 978-2-7646-4168-2

*À mon père,
à ma mère*

*Dieu se rit de ceux qui déplorent les effets
dont ils chérissent les causes.*

BOSSUET

INTRODUCTION

La triste fin d'une époque

*Je voudrais seulement comprendre d'où viennent
à la fin nos rendez-vous manqués.*

RÉGIS DEBRAY

Un demi-siècle après le début de la Révolution tranquille, le Québec ne sait plus trop où il en est. Les élans lyriques, surtout ceux du nationalisme, n'emportent plus grand monde, sinon une frange de moins en moins dynamique de la société québécoise, qui demeure accrochée au mythe de l'indépendance même si celle-ci ne semble plus se profiler à l'horizon. L'appel de la patrie, plus personne ne l'entend vraiment. On se lasse de ces généraux des guerres passées qui n'en finissent plus d'appeler à la revanche et qui ne rassemblent autour d'eux qu'une armée de vétérans aussi épuisés les uns que les autres. Les grands hommes d'hier sont devenus de charmants grands-pères. Ils appartiennent à l'histoire, certes, mais ils ne la feront plus. Ce n'est pas que la souveraineté fasse peur aux Québécois, c'est que la question nationale les lasse. Alors que l'idée d'indépendance a galvanisé le nationalisme québécois pendant plusieurs décennies, elle a dégénéré sous la forme caricaturale du souverainisme officiel, à la manière du dernier fantasme de la génération boomer. Avec la Révolution tranquille, l'indépendance est passée de rêve à idée à projet. Aujourd'hui, elle fait

le chemin inverse. L'actualité politique confirme cet éparpillement du souverainisme en mouvances et chapelles, les unes se radicalisant, les autres remettant aux calendes grecques la lutte pour l'indépendance. Habitué aux catégories mal taillées, les journalistes croient reconnaître chez les souverainistes des pressés et des patients. Il faudrait plutôt distinguer entre les utopistes et les réalistes. Ce qui reste du souverainisme parlementaire, tout occupé à gérer un fonds de commerce électoral, ne sait plus trop quoi faire de son option. La toile de fond de cette crise politique ? Une mutation fondamentale de la question nationale, une transformation en profondeur de la polarisation politique, un remaniement aussi, peut-être, de la conscience historique qui risque de passer du registre de l'émancipation à celui de la démission. C'est l'espace politique institué avec la Révolution tranquille qui ne parvient plus à exprimer les transformations politiques et idéologiques de la société québécoise. Souverainistes, fédéralistes : il se pourrait bien que bientôt ces termes relèvent davantage de l'histoire des idées que du vocabulaire politique. Les Québécois ne savent plus à partir de quelles catégories appréhender leur condition politique.

Tous ceux qui ont reconnu d'une manière ou d'une autre la légitimité du nationalisme refondateur porté par la Révolution tranquille vivent une forme de deuil politique. Car de près ou de loin, nous avons tous évolué, depuis quelques décennies, sous le signe d'une Révolution tranquille qui promettait un dénouement positif de la question nationale. Entre l'indépendance à la Marcel Chaput, la souveraineté-association à la Lévesque et le fédéralisme renouvelé de Bourassa, tous convenaient de la nécessité existentielle d'un nouveau statut politique pour le Québec. La refondation politique du Québec n'était aucunement réductible aux prescriptions de la rationalité instrumentale. Or, désormais, cette question est devenue la passion spécialisée des militants souverainistes, des journalistes politiques et des professeurs de droit constitutionnel. Les principes essentiels de la question nationale ne disparaissent pas, mais on ne parvient plus à les mettre en forme politiquement,

à les articuler de telle manière qu'ils structurent de nouveau l'espace politique. On avait cru la question nationale indépassable. Nous nous trompons. Plus besoin d'y répondre, car apparemment elle ne se pose plus. Mais la question nationale n'est pas la seule à se disloquer. C'est tout l'héritage de la Révolution tranquille qui est contesté. La social-démocratie, maquillée sous les traits du modèle québécois, séduit surtout les corporatismes qui y trouvent un avantage concret, et ils sont de moins en moins nombreux à en profiter (évidemment, l'expression désigne encore, pour une bonne partie de ceux qui s'en réclament, une aspiration à la justice sociale que l'on ne saurait ridiculiser ou réduire à une obsession collectiviste portée par les seuls syndicats). Inversement, ceux qui en paient le prix ne veulent plus le faire. La fracture sociale s'élargit et se double d'une fracture culturelle. Les classes moyennes, qui se sont constituées dans les paramètres du modèle québécois, en sortent peu à peu pour se redéployer dans les paramètres de l'économie continentale et mondialisée et critiquent la bureaucratisation abusive des rapports sociaux, et plus encore, peut-être, l'inefficacité des services publics auxquels elles sont persuadées d'avoir droit et pour lesquelles elles paient. La crise de l'éducation comme celle des services de santé est révélatrice de l'épuisement d'un modèle social : les institutions qui devaient nous introduire à la société, celles qui devaient nous permettre de la quitter dignement, semblent en faillite. On ne saurait minimiser l'importance de ces questions, on devrait se garder, surtout, de les isoler les unes des autres, en faisant comme si ce n'était pas une crise généralisée que subissaient les institutions québécoises. En fait, ces questions sont toutes liées, parce qu'à travers elles c'est la question du bilan de la Révolution tranquille qui est posée de nouveau. Un bilan que les Québécois ne sont jamais parvenus à faire, en bonne partie parce qu'ils ne l'imaginaient même pas possible. La conscience historique était bouchée.

La question de l'éducation est probablement la plus symptomatique de ce dérèglement collectif. Alors que la démocratisation

de la culture et de l'éducation était au cœur de la Révolution tranquille, que ses grandes figures l'ont présentée comme sa plus belle conquête, on constate aujourd'hui qu'elle s'est menée à partir d'une philosophie pédagogique niveleuse, fonctionnant à l'égalitarisme radical, incapable d'encadrer socialement les élèves et de leur transmettre un héritage culturel et un bagage de connaissances pourtant nécessaire à leur insertion dans leur propre civilisation, leur propre société. La démocratisation de l'école a dégénéré sous la double influence de la pédagogie de l'estime de soi et de l'égalitarisme identitaire qui entend remplacer la discipline nécessaire à l'apprentissage par une valorisation systématique de la créativité, nouvelle vertu placée au cœur de ce qu'on a appelé le « nouveau pédagogique ». On ne fait plus confiance à l'école, ni à sa capacité d'encadrement social, ni à sa capacité de transmission culturelle. La transformation de l'école en laboratoire du pédagogisme montre bien à quel point un certain progressisme poursuivant l'utopie du recommencement radical de la société au nom de la pure transparence égalitaire pouvait abîmer des institutions qui ne peuvent exister sérieusement que dans la durée. L'école québécoise se présentait comme la grande victoire de la Révolution tranquille. Se pourrait-il qu'elle représente en fait la grande victime du modèle québécois, d'une société technicisée, technocratisée, qui a renoncé à l'humanisme sans lequel la transmission culturelle n'est plus possible? La technocratisation du lien social n'est-elle pas la conséquence d'une technicisation « ontologique » de l'existence, d'un appauvrissement symbolique de la collectivité, qui ne parvient plus à apercevoir et à ressentir sa propre épaisseur historique? L'individualisme radical a tendance à prospérer dans une société qui n'en est plus une.

Cet ouvrage pose une série de questions qui ne s'épuisent évidemment pas dans l'actualité, même si elles y trouvent souvent leur origine. Si je devais résumer ce livre en une question, je la poserais en deux temps : pourquoi la souveraineté du Québec a-t-elle échoué et quelles sont les conséquences de cet échec? Sans

être professeur de désespoir, on peut bien en convenir : notre fin de cycle n'a rien de joyeux. Non pas qu'il ne fasse pas bon vivre au Québec, cette société d'une douceur indéniable particulièrement choyée à l'échelle du malheur des peuples, selon la formule assez juste de Robert Bourassa. La société québécoise a les qualités de ses défauts : molle, mais douce ; bonasse, mais généreuse ; accommodante à outrance, mais ouverte ; prudente, mais timorée. Il n'en demeure pas moins que la situation politique nous invite à redécouvrir les bienfaits de la prudence, justement pour mieux traverser une période de basses eaux historiques. Le peuple québécois est appelé à gérer intelligemment la défaite d'un idéal qui en était venu à se confondre avec son propre destin et qui était celui de sa refondation politique, de sa refondation nationale. Une certaine idée du Québec a avorté. Fin de cycle, oui. La société québécoise est occupée à assumer ses échecs, même si elle ne veut pas les admettre. En un mot, le souffle de la Révolution tranquille ne soulève plus personne, et ce qui en reste, une petite brise nostalgique, en incite beaucoup à se lover dans leurs souvenirs, certainement plus inspirants que la grisaille contemporaine. Les repères collectifs habituels se brouillent, de nouveau tardent à se constituer, car nous ne savons plus à quelles catégories idéologiques et sociologiques nous référer pour déceler spontanément les préférences collectives dans les sondages. De là la constitution du grand parti des ni-ni. Ni souverainistes, ni fédéralistes, ni de gauche, ni de droite : les Québécois cherchent surtout à se déprendre d'une cartographie politique qui les enrégimente dans des camps aux idéologies préfabriquées, remplis de militants prêts à plaquer leurs catégories et leurs visions du monde sur une société en pleine transformation qui refuse, pour le meilleur ou pour le pire, les plans d'avenir qu'on avait conçus pour elle. « Du changement ! » c'est le mot d'ordre. Changer pour quoi ? On ne le sait pas trop. Mais on le sait quand même un peu : surtout, changer d'époque. Ça, les Québécois le désirent. Et plus le changement tarde, plus la population s'exaspère de l'impuissance collective. En fait, le sentiment d'impuissance politique qui domine

le Québec contemporain correspond peut-être plus profondément à un sentiment d'impuissance historique.

Il y a une certaine désespérance politique dans le Québec actuel qui donne à plusieurs l'envie de se replier dans l'intimité, en jouant le jeu de la dépolitisation, sans plus assumer d'aucune manière la responsabilité des affaires de la cité. La vie privée serait-elle finalement moins décevante que la vie publique? Ou alors, on s'investit dans la vie publique exclusivement pour une cause locale qui vise à transformer son milieu de vie, souvent pour empêcher un projet de développement, d'ailleurs. La vie publique devient un prolongement de l'intimité, elle ne la surplombe plus. On encore, on carbure à la mode idéologique du moment. L'écologisme a la cote depuis un certain temps; on devine qu'il l'aura longtemps. Il permet de se désaffilier de la communauté politique nationale en fournissant l'alibi de la citoyenneté globale. Il faut sauver la planète. On peut donc relativiser les malheurs de son pays, non? L'individu désaffilié se présente ainsi comme un citoyen du monde exemplaire: il porte la belle tunique verte des militants conscientisés qui ne votent plus chez eux mais qui politisent à outrance leur vie quotidienne au nom du penser global et de l'agir local. Cette conception touristique de la citoyenneté correspond pratiquement à une individualisation de l'identité qui va de pair avec sa dépolitisation. Désormais, les individus postmodernes ne consentent à s'inscrire que dans les cadres de solidarité qu'ils ont choisis, sans comprendre qu'une telle solidarité électorale est le contraire même d'une solidarité réelle politiquement vécue. La nomadisation des identités va aussi de pair avec une vision en rose des rapports entre les groupes humains. Ceux-ci ne rencontrent plus aucun conflit significatif qui ne soit susceptible de se résoudre par le simple exercice d'une pédagogie appliquée à la déconstruction des préjugés. Exit l'histoire, exit le politique.

Si le peuple québécois renonce véritablement à exister en son propre nom dans le monde et sur la scène de l'histoire, il se brisera en deux: il n'y aura plus de Québécois, seulement des citoyens du

monde, je l'ai dit, et des provinciaux indifférents à leur propre folklorisation, qui se demanderont de plus en plus pourquoi leur différence nationale à l'échelle continentale ne devrait pas tout simplement s'effacer, se relativiser. Pendant longtemps, la contestation de la loi 101 a été une exclusivité de la frange la plus radicale du lobby anglophone. Désormais, cette cause est relayée par un nombre croissant de francophones, qui se classent souvent à droite, comme si la revendication du bilinguisme se substituait aux revendications en faveur de la sauvegarde du français. Un peu comme si l'identité québécoise était devenue trop lourde à porter et que certains voulaient désormais s'en dévêtir. La condition québécoise se présente ainsi comme un fardeau, quelque chose dont on doit se délivrer pour accéder à l'universel (et dans ce cas, l'universel des marchés parle anglais), plutôt que de le faire à partir d'elle. Cette nouvelle droite s'est pendant un temps concentrée sur la critique socioéconomique du modèle québécois, accusé d'entraver la prospérité. Sa condamnation du modèle québécois s'étend désormais à un autre aspect de ce qu'elle appelle l'héritage « étatiste » de la Révolution tranquille : les lois linguistiques. Ce rejet s'accompagne d'une disqualification plus généralisée de la question nationale. La chose est révélatrice, car cette nouvelle droite trouve à s'enraciner chez nous dans une pathologie singulière : le mépris de soi, qui a longtemps représenté le côté sombre de la culture canadienne-française. Cette pathologie se réactive aujourd'hui à travers un désir d'américanisation, notamment repérable dans certaines radios de Québec, où la culture québécoise est généralement assimilée à la médiocrité. C'est ce que j'ai appelé ailleurs l'« émancipation par l'anglais ». On rêve de parler l'anglais « sans accent » (bien qu'on ne sache jamais où est parlé dans le monde cet anglais sans accent !) pour mieux cacher une origine québécoise ressentie comme honteuse et se dissoudre dans une culture que l'on croit supérieure. On rêve surtout d'une dissolution du particularisme historique québécois dans l'environnement nord-américain. Au mieux, on relativise la différence québécoise ; au pire, on la dénigre. Dans aucun

des deux cas on n'entend l'assumer et lui reconnaître une portée fondatrice. La culture québécoise est présentée comme un cadre asphyxiant auquel il faudrait échapper. C'est ainsi qu'on peut comprendre les revendications de plus en plus pressantes pour la bilinguisation des jeunes générations. Le désir de s'angliciser est plus ou moins classé parmi les droits fondamentaux. Le libertarianisme recouvre ainsi un désir plus ou moins avoué de désaffiliation culturelle. La nouvelle droite finit par concurrencer la gauche multiculturelle dans la déconstruction de l'identité québécoise.

Étrange sentiment : celui du déclassement du Québec, de la caducité de son expérience historique, de l'inutilité de sa communauté politique. Les souverainistes ont longtemps vanté les avantages exemplaires de leur cause : avec la souveraineté, le Québec deviendrait un petit paradis. Personne ne les a jamais crus. Avec raison. L'indépendance n'est porteuse d'aucun miracle social. Mais inversement, ils n'ont pas suffisamment insisté sur les conséquences de son éventuel échec, sur le déclassement social et identitaire des Québécois francophones qu'il risque d'entraîner au Québec même. Celui qui échoue son indépendance régresse existentiellement. S'il est possible de suspendre à court ou moyen terme la poursuite de l'indépendance en travaillant plutôt à la préservation de ses conditions de possibilité, en travaillant à la rénovation d'une société abîmée dans ses fondations et fragilisée dans ses assises, il faut dire une chose clairement : le jour où le peuple québécois renoncera définitivement à l'idée d'indépendance, ou qu'il la considérera comme totalement impraticable, pour des raisons qui pourraient relever de transformations démographiques majeures, principalement, ou d'un étrange affadissement du sentiment national, un ressort identitaire profond se brisera chez lui, qui enclenchera une dynamique de folklorisation le conduisant à une agonie politique lente donnant un nouveau visage à ce que Hubert Aquin avait appelé la fatigue culturelle du Canada français. Éviter que la défaite du souverainisme ne se transforme en déroute pour le Québec représenterait en quelque sorte une victoire collective, si minimale soit elle.

* * *

Cette fin de cycle correspond à une transition historique. À avoir trop retardé certains changements nécessaires, ceux-ci viennent tous en même temps et s'entrechoquent les uns les autres. À tout le moins, on peut en avoir l'impression. Parce que tout arrive en même temps, on ne sait pas exactement ce que sera le résultat exact de cette mutation de l'espace politique, de cette transformation de la configuration politique. Certes la transition historique que j'essaie de décrire pourrait prendre encore plusieurs années pour s'accomplir définitivement, mais elle pourrait aussi être précipitée par une accélération de l'histoire prenant la forme banale d'un grand balayage électoral consacrant d'un coup le remplacement de la classe politique et le renouvellement des enjeux du débat public. C'est ce qui s'est passé le 2 mai 2011 avec la vague orange du Nouveau Parti démocratique qui a en quelques semaines englouti l'espace politique québécois. Et à moins de soutenir la thèse un peu hasardeuse de l'« irrationalité » de l'électorat, malheureux pantin d'une comédie médiatiquement organisée, ou de sa stupidité — une thèse qui fleure bon le mépris des classes populaires —, on doit faire l'hypothèse que l'appui au Bloc s'est effondré politiquement parce qu'il s'était idéologiquement et sociologiquement décomposé depuis un bon moment déjà, depuis plusieurs années probablement. Le vote en faveur du NPD a brouillé les cartes. Vote de gauche? Vote populiste, plutôt. Mais surtout, vote exaspéré devant un système politique bloqué qui ne parvient plus vraiment à offrir d'authentiques alternatives aux citoyens, sinon celle entre une équipe de gestionnaire et une autre, mobilisant des réseaux d'influence en concurrence pour l'exercice du pouvoir. Le NPD permettait de se déprendre des schèmes politiques fixés d'avance et de congédier d'un coup l'ensemble de la classe politique. Une proportion considérable de l'électorat est disposée désormais à s'engager dans « le changement pour le changement », à congédier l'ensemble de la classe politique et surtout les repré-

sentants les mieux installés du statu quo. Ce à quoi nous avons assisté le 2 mai 2011 avec la vague orange en est la confirmation éclatante.

Il y a une tentation populiste forte au Québec en ce moment. Elle se conjugue avec une volonté d'oxygénation de la classe politique, d'autant plus qu'on soupçonne cette dernière, à tort, faut-il le souligner, de manquer d'intégrité dans son ensemble, comme le suggèrent les rumeurs nombreuses de corruption. Tous pourris! Sortez les sortants! Ce cri de ralliement n'est pas celui d'un peuple en marche mais d'une foule en colère. Cette tentation populiste, qui répond au sentiment d'impuissance politique devant le blocage de la société québécoise, est susceptible de prendre plusieurs formes. Elle n'est pas indéterminée idéologiquement mais elle peut selon les circonstances être récupérée par les opportunités politiques du moment. On pourrait parler d'une tentation d'abord conservatrice, mais dégénérant dans un certain populisme protestataire, que pourra manier celui qui saura s'approprier sa charge polémique. En fait, cette tentation populiste représente une exacerbation postidéologique du malaise québécois, pour rebrasser radicalement les cartes et proposer une nouvelle donne politique. On l'a souvent noté, la clientèle électorale du NPD recoupait même celle de la CAQ de François Legault. La société québécoise tâtonne, elle cherche à sortir d'une situation politique dans laquelle elle se sent régresser. Le talent politique consiste souvent à convertir des sentiments négatifs en une vision positive de l'avenir. Sans verser dans le cynisme confortable de ceux qui ne croient plus en rien, on conviendra que les grands leaders politiques ne semblent plus aussi nombreux que durant les belles années de la Révolution tranquille.

Cette fin de cycle se présente donc comme un moment d'indétermination historique, politique. De nouvelles alliances sociales peuvent donner de nouvelles alliances politiques. Mais si une société neuve pousse l'ancienne et désire prendre forme politiquement, elle ne saurait la remplacer pour autant selon le principe de la table rase, mauvaise habitude québécoise qui refait surface au

Table des matières

INTRODUCTION	La triste fin d'une époque	11
1 •	Aux origines du malaise politique québécois	29
2 •	L'échec du souverainisme officiel	53
3 •	Petite histoire d'une grande dérive : bilan du Bloc québécois	91
4 •	La question du conservatisme au Québec	121
ÉPILOGUE	Mon conservatisme	151
REMERCIEMENTS		173
NOTE BIBLIOGRAPHIQUE		175

CRÉDITS ET REMERCIEMENTS

Les Éditions du Boréal reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour leurs activités d'édition et remercient le Conseil des Arts du Canada pour son soutien financier.

Les Éditions du Boréal sont inscrites au Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée de la SODEC et bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

Illustration de la couverture : Bruce Roberts

EXTRAIT DU CATALOGUE

- Mark Abley
Parlez-vous boro ?
- Marcos Ancelovici et Francis Dupuis-Déri
L'Archipel identitaire
- Bernard Arcand
Abolissons l'hiver !
Le Jaguar et le Tamanoir
- Margaret Atwood
Cibles mouvantes
Comptes et Légendes
- Denise Baillargeon
Naitre, vivre, grandir. Sainte-Justine, 1907-2007
- Bruno Ballardini
Jésus lave plus blanc
- Maude Barlow
Dormir avec l'éléphant
- Maude Barlow et Tony Clarke
L'Or bleu
- Pierre Beaudet
Qui aide qui ?
- Éric Bédard
Les Réformistes
Recours aux sources
- Thomas R. Berger
La Sombre Épopée
- Carl Bergeron
Un cynique chez les lyriques
- Gilles Bibeau
Le Québec transgénique
- Gilles Bibeau et Marc Perreault
Dérives montréalaises
La Gang : une chimère à apprivoiser
- Michel Biron
La Conscience du désert
- Michel Biron, François Dumont
et Éliane Nardout-Lafarge
Histoire de la littérature québécoise
- François Blais
Un revenu garanti pour tous
- Mathieu Bock-Côté
La Dénationalisation tranquille
- Jean-Marie Borzeix
Les Carnets d'un francophone
- Gérard Bouchard et Alain Roy
La culture québécoise est-elle en crise ?
- Serge Bouchard
L'homme descend de l'ourse
Le Moineau domestique
Récits de Mathieu Mestokosho, chasseur innu
- Gilles Bourque et Jules Duchastel
Restons traditionnels et progressifs
- Joseph Boyden
Louis Riel et Gabriel Dumont
- Philippe Breton et Serge Proulx
L'Explosion de la communication
à l'aube du XXI^e siècle
- Dorval Brunelle
Dérive globale
- Georges Campeau
De l'assurance-chômage à l'assurance-emploi
- Claude Castonguay
Mémoires d'un révolutionnaire tranquille
- Luc Chartrand, Raymond Duchesne
et Yves Gingras
Histoire des sciences au Québec
- Jean-François Chassay
La Littérature à l'éprouvette
- Julie Châteauvert et Francis Dupuis-Déri
Identités mosaïques
- Jean Chrétien
Passion politique
- Adrienne Clarkson
Norman Bethune
- Marie-Aimée Cliche
Fous, ivres ou méchants ?
Maltraiter ou punir ?
- Chantal Collard
Une famille, un village, une nation

- Nathalie Collard et Pascale Navarro
Interdit aux femmes
- Collectif
La Révolution tranquille en héritage
- Douglas Coupland
Marshall McLuhan
- Gil Courtemanche
Le Camp des justes
La Seconde Révolution tranquille
Nouvelles Douces Colères
- Harold Crooks
La Bataille des ordures
Les Géants des ordures
- Tara Cullis et David Suzuki
La Déclaration d'interdépendance
- Michèle Dagenais
Montréal et l'eau
- Isabelle Daunais et François Ricard
La Pratique du roman
- Louise Dechéne
Habitants et Marchands de Montréal au XVII^e siècle
Le Peuple, l'État et la guerre
au Canada sous le Régime français
- Serge Denis
Social-démocratie et mouvements ouvriers
- Benoît Dubreuil et Guillaume Marois
Le Remède imaginaire
- Carl Dubuc
Lettre à un Français qui veut émigrer au Québec
- André Duchesne
Le 11 septembre et nous
- Christian Dufour
La Rupture tranquille
- Valérie Dufour et Jeff Heinrich
Circus quebecus. Sous le chapiteau
de la commission Bouchard-Taylor
- Renée Dupuis
Quel Canada pour les Autochtones ?
Tribus, Peuples et Nations
- Shirin Ebadi
Iranienne et libre
- Joseph Facal
Quelque chose comme un grand peuple
Volonté politique et pouvoir médical
- Joseph Facal et André Pratte
Qui a raison ?
- David Hackett Fischer
Le Rêve de Champlain
- Vincent Fischer
Le Sponsoring international
- Dominique Forget
Perdre le Nord ?
- Graham Fraser
Vous m'intéressez
Sorry, I don't speak French
- Alain-G. Gagnon et Raffaele Iacovino
De la nation à la multination
- Lysiane Gagnon
Chroniques politiques
L'Esprit de contradiction
- Robert Gagnon
Questions d'égouts
- Danielle Gauvreau, Diane Gervais et Peter Gossage
La Fécondité des Québécoises
- Yves Gingras et Yanick Villedieu
Parlons sciences
- Jacques T. Godbout
Le Don, la Dette et l'Identité
L'Esprit du don
- Peter S. Grant et Chris Wood
Le Marché des étoiles
- Allan Greer
Catherine Tekakwitha et les Jésuites
Habitants et Patriotes
La Nouvelle-France et le Monde
- Scott Griffin
L'Afrique bat dans mon cœur
- Steven Guilbeault
Alerte ! Le Québec à l'heure
des changements climatiques
- Chris Harman
Une histoire populaire de l'humanité
- Jean-Claude Hébert
Fenêtres sur la justice
- Michael Ignatieff
L'Album russe
La Révolution des droits
Terre de nos aïeux
- Jane Jacobs
La Nature des économies
Retour à l'âge des ténèbres
Systèmes de survie
Les Villes et la Richesse des nations
- Daniel Jacques
La Fatigue politique du Québec français
Les Humanités passagères
Nationalité et Modernité
La Révolution technique
Tocqueville et la Modernité
- Stéphane Kelly
À l'ombre du mur
Les Fins du Canada
La Petite Loterie
- Will Kymlicka
La Citoyenneté multiculturelle
La Voie canadienne
- Tracy Kidder
Soulever les montagnes
- Mark Kingwell
Glenn Gould
- Robert Lacroix et Louis Maheu
Le CHUM : une tragédie québécoise
- Céline Lafontaine
Nanotechnologies et Société
- Daniel Lanois
La Musique de l'âme
- Jean-Christophe Laurence et Laura-Julie Perreault
Guide du Montréal multiple
- Adèle Lauzon
Pas si tranquille

- Michel Lavoie
C'est ma seigneurie que je réclame
- Jocelyn Létourneau
Les Années sans guide
Passer à l'avenir
Que veulent vraiment les Québécois ?
- Jean-François Lisée
Nous
Pour une gauche efficace
Sortie de secours
- Jean-François Lisée et Éric Montpetit
Imaginer l'après-crise
- Jocelyn Maclure et Charles Taylor
Laïcité et liberté de conscience
- Marcel Martel et Martin Pâquet
Langue et politique au Canada et au Québec
- Monia Mazigh
Les Larmes emprisonnées
- Michael Moore
Mike contre-attaque !
Tous aux abris !
- Patrick Moreau
Pourquoi nos enfants sortent-ils de l'école ignorants ?
- Michel Morin
L'Usurpation de la souveraineté autochtone
- Anne-Marie Mottet
Le Boulot vers...
- Wajdi Mouawad
Le Poisson soi
- Christian Nadeau
Contre Harper
- Pascale Navarro
Les femmes en politique changent-elles le monde ?
Pour en finir avec la modestie féminine
- Antonio Negri et Michael Hardt
Multitude
- Pierre Nepveu
Gaston Miron
- Lise Noël
L'Intolérance
- Marcelo Otero
L'Ombre portée
- Martin Pâquet
Tracer les marges de la Cité
- Jean Paré
Conversations avec McLuhan, 1960-1973
- Roberto Perin
Ignace de Montréal
- Daniel Poliquin
René Lévesque
Le Roman colonial
- José del Pozo
Les Chiliens au Québec
- André Pratte
L'Enigme Charest
Le Syndrome de Pinocchio
Wilfrid Laurier
- Jean Provencher
Les Quatre Saisons dans la vallée du Saint-Laurent
- John Rawls
La Justice comme équité
Paix et démocratie
- Nino Ricci
Pierre Elliott Trudeau
- Noah Richler
Mon pays, c'est un roman
- Jeremy Rifkin
L'Âge de l'accès
La Fin du travail
- Christian Rioux
Voyage à l'intérieur des petites nations
- Antoine Robitaille
Le Nouvel Homme nouveau
- Régine Robin
Nous autres, les autres
- François Rocher
Guy Rocher. Entretiens
- Jean-Yves Roy
Le Syndrome du berger
- Louis Sabourin
Passion d'être, désir d'avoir
- Christian Saint-Germain
Paxil^(®) Blues
- John Saul
Dialogue sur la démocratie au Canada
Mon pays mérité
- Rémi Savard
La Forêt vive
- Dominique Scarfone
Oublier Freud ?
- Michel Seymour
De la tolérance à la reconnaissance
- Patricia Smart
Les Femmes du Refus global
- David Suzuki
Ma dernière conférence
Ma vie
Suzuki : le guide vert
- David Suzuki et Wayne Grady
L'Arbre, une vie
- David Suzuki et Holly Dressel
Enfin de bonnes nouvelles
- Charles Taylor
L'Âge séculier
Les Sources du moi
- Pierre Trudel
Ghislain Picard. Entretiens
- Christian Vandendorpe
Du papyrus à l'hypertexte
- Yanick Villedieu
La Médecine en observation
Un jour la santé
- Jean-Philippe Warren
L'Art vivant
L'Engagement sociologique
Hourra pour Santa Claus !
Une douce anarchie

Ce livre a été imprimé sur du papier 100 % postconsommation,
traité sans chlore, certifié ÉcoLogo
et fabriqué dans une usine fonctionnant au biogaz.



MISE EN PAGES ET TYPOGRAPHIE :
LES ÉDITIONS DU BORÉAL

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN FÉVRIER 2012
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE GAUVIN
À GATINEAU (QUÉBEC).

MATHIEU BOCK-CÔTÉ

FIN DE CYCLE

AUX ORIGINES DU MALAISE POLITIQUE QUÉBÉCOIS

La société québécoise termine douloureusement le cycle historique ouvert par la Révolution tranquille. L'espace politique est en pleine métamorphose.

Souverainistes, fédéralistes, lassés de ce débat? De gauche, de droite, « ailleurs »? Les idéologies auxquelles nous étions habitués semblent frappées de désuétude. Les Québécois ne savent plus exactement comment penser leur avenir collectif. Partout, un sentiment d'impuissance se propage, alimenté par un cynisme généralisé. Et un pessimisme mortifère gagne la conscience collective.

Dans cet essai, Mathieu Bock-Côté décrypte la crise politique québécoise à la lumière des tendances historiques et sociologiques lourdes qui ont fait le Québec depuis cinquante ans. De l'implosion de la question nationale à celle du mouvement souverainiste, en passant par le retour d'un certain conservatisme longtemps refoulé dans les marges du débat public, il cherche à dégager le sens d'une mutation historique. Surtout, il cherche à voir ce qui, dans cette fin de cycle, permet d'espérer un ressaisissement du Québec.

Mathieu Bock-Côté est sociologue et chroniqueur. Il est l'auteur, aux Éditions du Boréal, de *La Dénationalisation tranquille* (2007).